



Les Cahiers d'Outre-Mer
Revue de géographie de Bordeaux
217 | Janvier-Février 2002
Guinée

Avant-propos

Georges Rossi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/com/1166>
DOI : 10.4000/com.1166
ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002
Pagination : 3-8
ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Georges Rossi, « Avant-propos », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 217 | Janvier-Février 2002, mis en ligne le 13 février 2008, consulté le 14 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/com/1166> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.1166>

Ce document a été généré automatiquement le 14 mars 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Avant-propos

Georges Rossi

- 1 L'histoire du peuplement de la Guinée est encore très mal connue. Elle présente une mosaïque de groupes ethniques dont la répartition, complexe, est pour autant qu'on le sache, le fruit d'une longue histoire de migrations.
- 2 Les études, réalisées sur des amas coquilliers situés entre la Mauritanie et la Sierra Léone, laissent à penser que des populations occupent le littoral depuis 2 000 ans au moins. A l'arrivée des premiers explorateurs puis commerçants européens, les populations vivaient en groupes bien différenciés tant par la langue que par les structures sociales. Ces groupes avaient des contacts réguliers entre eux pour le commerce et les échanges de produits. On sait aussi que la plupart des groupes culturels et linguistiques de la région sont descendus du Fouta-Djalon dans un mouvement qui a peut-être commencé dès le XIII^e siècle, mais qui a atteint son maximum au cours du XVII^e siècle.
- 3 Sur les plateaux et les versants du Fouta-Djalon, les ancêtres des actuels Baga, Nalou, Minkiforé, mais aussi probablement des Bassari, Conyagui (qu'on retrouve actuellement dans le Badiar) et probablement aussi des Kissi avaient formé des sociétés peu hiérarchisées cultivant le riz, le fonio, le mil en essartage et dans les bas-fonds. Il est difficile d'affirmer que ces groupes étaient, à l'origine, déjà culturellement individualisés. Aucune structure politique centralisée, aucune figure charismatique ne semble avoir émergé de ces sociétés claniques à l'époque où elles peuplaient le Fouta-Djalon.
- 4 Le mouvement de migration vers la côte semble avoir pour origine l'arrivée des premiers groupes dialonké et peuhl non islamisés (les Pulli), provenant de l'effondrement des empires de la zone sahélo-soudanienne, très vraisemblablement sous l'effet de la longue période d'aridification contemporaine du « Petit âge glaciaire » qui débute vers le milieu du XIV^e siècle. L'afflux de ces populations ne provoqua probablement pas immédiatement des conflits ouverts et de grande ampleur avec les populations plus anciennement installées. Il est plus vraisemblable que les pressions foncière et culturelle, associées à la difficulté de cohabitation entre des sociétés d'éleveurs fortement structurées et centralisées et des agriculteurs aux organisations

sociales plus lâches aient poussé ces derniers à reculer progressivement vers la côte. La pression s'est ensuite accentuée avec la mise en place d'un pouvoir peulh qui s'est rapidement islamisé, déclarant le *djihad* au début du XVIII^e siècle. Le mouvement d'exode s'achève au tout début du XIX^e siècle, les aires culturelles paraissant alors stabilisées.

- 5 Les premiers groupes à atteindre la côte guinéenne seraient des Nalou qui, après avoir décrit un arc de cercle les menant du Fouta-Djalou jusque dans l'actuelle Guinée-Bissau en passant par le Badiar, se seraient fixés dans le nord, au moins jusqu'au rio Pongo, entre les XIII^e et XIV^e siècles. Une deuxième vague nalou serait partie juste après la guerre de Talansan (1727-1728). Formant de petites communautés, les Nalou adaptent leurs techniques de riziculture sur brûlis aux têtes de chenaux d'arrière-mangrove qu'ils mettent en valeur. Ce premier peuplement nalou sera ensuite assimilé ou repoussé vers le nord par les Baga dont deux premiers groupes importants empruntent, l'un, le chemin de la vallée du Konkouré pour aboutir dans la région de Conakry, puis essaimer le long de la côte vers le nord, fondant le Kaloum, puis le Koba et le Kakissa ; l'autre, le chemin qui longe les contreforts nord du Fouta-Djalou pour aboutir dans la région de Boké pour se disséminer dans les plaines du rio Kapatchez et du rio Nuñez.
- 6 Les migrations vers la côte de ces différents groupes pourraient s'être étalées, en plusieurs vagues, sur une très longue plage de temps entre le XIV^e et le début du XIX^e siècles. On suppose que les Baga-Foré qui occupent actuellement la plaine de Monchon pourraient être parmi les derniers Baga à avoir quitté le Fouta-Djalou. Les implantations baga actuelles ont par ailleurs été considérablement renforcées par des groupes d'origines très diverses progressivement assimilés. Les Landouma, dont la langue s'apparente aussi au Baga-Sitemu, se sont installés sur le plateau de Boké, s'étendant jusqu'en Guinée-Bissau au nord et s'approchant des plaines du rio Kapatchez au sud.
- 7 Au sud de la péninsule de Kaloum, les premiers arrivants sur la côte pourraient être les Mandényi originaires des plaines du sud du Fouta-Djalou et qui ont abouti sur la côte en passant par l'actuelle Sierra Léone. Leur aire de peuplement se serait étendue depuis la frontière de la Sierra Léone jusqu'au cap Verga. Ils auraient ensuite été repoussés vers le sud jusqu'aux îles de Kabak et de Kakossa au cours du XVII^e siècle par les Malinké de la famille Touré Kalaï installés à Forécariah .
- 8 Le littoral guinéen servit donc de refuge à de nombreux groupes culturels issus de l'intérieur et qui avaient en commun une origine et des pratiques agraires semblables, fondées sur l'agriculture itinérante sur brûlis et une organisation politique peu hiérarchisée. Les Soussou descendirent en dernier du Fouta-Djalou et s'imposèrent rapidement sur la plus grande partie de la côte, tant par leur organisation politique que parce qu'ils furent les premiers à se convertir massivement à l'Islam puis à le propager. La plupart des peuples anciennement installés furent rapidement assimilés à la culture soussou dont la langue est aujourd'hui largement dominante en Guinée Maritime.
- 9 Guinée... Le mot a longtemps fait rêver. On prêtait dès la « découverte » par les Portugais, au milieu du XV^e siècle, à ce pays quelque peu mystérieux bien des richesses et bien des étrangetés. On décrivait les populations anthropophages de l'intérieur. Ce n'était pas inexact. Plus tard, les femmes bien en chair de la « smala » de Samory, capturé dans la région de Man et qui étaient conduit vers le Niger à travers la forêt, en firent l'expérience, avant que la guerre civile au Libéria ne réveille ce rituel à peine assoupi. On crut qu'il recélait l'or, l'argent, les diamants que rapportaient les premiers

explorateurs de ces côtes inhospitalières basses, vaseuses, encombrées de mangroves et qui, en cela, furent relativement moins touchées que celles du Sénégal ou du Libéria par la traite négrière.

- 10 Ces descriptions font état de populations qui pratiquaient l'agriculture, la pêche, l'élevage et l'artisanat (travail du bois et du cuir, fabrication de poteries, teinture des étoffes...). Ces activités variées permettaient des échanges avec les populations de l'intérieur. Lorsque le commerce européen puis la traite commencèrent, les routes commerciales vers l'intérieur se développèrent. Certains groupes ethniques du littoral devinrent alors des pourvoyeurs ou des intermédiaires pour le trafic des esclaves raziés à l'intérieur ou capturés lors des guerres entre royaumes. Encore en 1880, « *les Sou-sou qui se civilisent rapidement, revendent les nègres de l'intérieur jusqu'à 200 francs-or* » (Elisée Reclus). Puis on compta beaucoup sur le palmier à huile, le bois, le latex...et sur la liaison entre la mer et nos colonies du Soudan.
- 11 En 1885 la Guinée (et non point Guinée) comptait, nous dit encore Elisée Reclus, 150 000 habitants sur environ 42 000 km². Quelques factoreries comme Boké « *gracieux village dont les cases se montrent au milieu de la verdure* », Boffa « *au centre d'un labyrinthe de marigots poissonneux* » et, surtout, Benty « *poste relativement salubre* » où réside l'administrateur français des « Rivières du sud » assurent la présence européenne. « *Konakri est un village qui vient de s'établir sur le promontoire de Tombo* ». « *Les Européens sont peu nombreux et la plupart n'y séjournent qu'un temps bien court, les dangers du climat obligeant les étrangers à hâter le plus possible la conclusion de leurs affaires* ». Ce sont les Sénégalais « *fourriers de la civilisation* » qui étendent sur la cote et dans l'intérieur l'action des maisons de commerce.
- 12 Plus elliptique et nettement moins inspirée, en 1939, la géographie universelle publiée chez A. Colin nous dit, sous la plume d'Augustin Bernard et en 22 lignes, que la Guinée française est un territoire de 251 000 km² et de 2 millions d'habitants dont 3 000 européens (1 200 d'entre eux résidant à Conakry, 14 000 habitants, chef lieu de la colonie) « *qui exportait du caoutchouc et des bœufs et maintenant se consacre à la banane, produit de grand avenir* ». C'est peu, mais l'évolution est sensible en comparaison du jugement de H. Lemonnier en 1921 dans son cours de géographie (Hachette) qui nous apprend que les habitants des Rivières du Sud sont « *presque tous sauvages* ».
- 13 Après la guerre qui démultiplia les difficultés économiques, la loi-cadre sur l'outre-mer donne une réalité à l'éventualité d'une décolonisation. En 1956, la Guinée et ses 245 000 km² comptait 2,6 millions d'habitants. A. Cholley (Cours de géographie, Baillière et fils) explique qu'il s'agit d'un pays relativement riche et prospère grâce à l'alumine et au fer mis en exploitation en 1953, à l'or et au diamant de Siguiri, aux noix de palme, aux bananes, aux agrumes et...aux primeurs de contre-saison des planteurs blancs exportés par l'excellent port de Conakry : 40 000 t. Seules, les populations forestières de l'est sont qualifiées de « *peu évoluées* ».
- 14 Ahmed Sékou-Touré est, à l'origine, on le sait, avant tout un leader nationaliste, ambitieux, vaguement « socialiste », certainement pas un idéologue marxiste. Puis survient la fameuse visite de De Gaulle à Conakry et le choc de deux fortes personnalités, de deux orgueils surtout. Sur la place, face au palais du gouverneur, des cris s'élèvent de la foule, interrompent le discours du général : « *Indépendance ! Indépendance !* » La réponse fut immédiate « *Vous voulez l'indépendance ? Et bien prenez-la* ». Les témoins disent que De Gaulle, glacial, ignore Sékou Touré jusqu'à une poignée de main distraite à l'aéroport. Et pourtant, en privé, ce dernier professait une véritable

admiration pour De Gaulle. Le sort en était jeté. La Guinée dit « non » au référendum et dans une atmosphère de violences ethniques et de règlements de comptes, le jeune Pierre Messmer organisa le retrait total de la présence officielle de la France.

- 15 On connaît la suite : un régime « socialiste » à la soviétique, le parti unique, l'étatisation quasi complète des moyens de production et de l'économie, les utopies de la « *grande agriculture socialiste* » qui prétendait cultiver le coton sur le bowal de la plaine des Timbis, les échecs imputés aux « *ennemis de l'intérieur* » aux « *saboteurs de la glorieuse révolution socialiste* » la dérive totalitaire d'un système et d'un chef de plus en plus isolé, qui distribue les prébendes comme la mort, devenu paranoïaque et sanguinaire, que l'on disait rongé par la syphilis. Arrestations, tortures, assassinats ne se pratiquaient pas qu'au sinistre « Camp Boirau » et étaient devenus progressivement une véritable méthode de gouvernement. Relisons « *En attendant le vote des bêtes sauvages* » de Kourouma qui fait une extraordinaire description de cette période ou bien les « *Chroniques de Guinée* » de N. Bari (Karthala, 1994). Les exactions, les relents de tribalisme et les difficultés économiques entraînèrent une importante émigration. On ne connaît pas exactement le nombre de ceux qui ont « *voté avec leurs pieds* ». Les estimations sont de l'ordre de 15 à 20% d'une population estimée, en 1966, à 3,6 millions d'habitants et, pour Conakry, à 120 000.
- 16 Le pire fut, peut-être, avec la désorganisation économique, le délabrement généralisé des infrastructures et les pénuries, l'instauration de la « norme ». Chaque paysan devait livrer au parti, à prix administré, une certaine quantité, fixée par l'administration, de ses productions. Comme les paysans se dérobaient, comme en Guinée forestière où ils n'hésitaient pas à couper les caféiers, cette norme fut régulièrement augmentée jusqu'à la mort de Sékou Touré, en 1984. Même si, cette année là, la sécheresse avait sévi, il fallait, en Guinée forestière respecter la norme et livrer, à partir de 1997, 50 kg de café décortiqué, 80 kg de paddy et 50 kg de riz décortiqué par personne, y compris les enfants, une femme enceinte comptant pour deux personnes... En 1983, pour mettre fin au « sabotage de la révolution » la vente au parti est obligatoire que l'on possède ou non une plantation et les « trafiquants » peuvent être immédiatement exécutés.
- 17 Les effets économiques et sociaux furent dramatiques dans les campagnes. Cette norme représentait, pour une famille moyenne de six à huit personnes, entre le tiers et la moitié de la récolte les bonnes années, parfois plus que la récolte les années déficitaires. Lorsque, souvent alourdie par les représentants locaux du parti, plus ou moins corrompus, elle ne pouvait pas être honorée, les miliciens collecteurs utilisaient la violence : tortures, viols, arrestations et cela pouvait se terminer dans les cuves d'acide du Camp Boirau. La mémoire de cette période noire de pauvreté absolue, où l'on ne trouvait même plus d'allumettes ou de clous, où porter une chemise neuve conduisait dans les locaux de la milice pour soupçon de trafic est encore ancrée chez les anciens.
- 18 Dans les villes les services publics ne fonctionnaient plus et les infrastructures étaient en déliquescence. A la fin de la dictature, la route Conakry-Labé, axe majeur du pays, n'était qu'une suite de fondrières. Dans la capitale sans eau, sans électricité, sans téléphone, sans égouts, sans ramassage des ordures, dans les magasins vides trouver le moindre produit manufacturé ou de l'essence relevait de l'exploit.
- 19 Aujourd'hui, la Guinée connaît encore périodiquement des soubresauts politico-militaires, au moins en partie liés aux événements du Libéria, de la Sierra Léone et, plus récemment de la Guinée-Bissau. Cependant, au milieu d'une région particulièrement

instable, elle fait figure de havre de calme, certes relatif. Les campagnes, après les villes de l'intérieur et après Conakry ont, avec la liberté d'action et la libéralisation économique, beaucoup changé.

- 20 En dépit de ses erreurs et, souvent, de son inadaptation, l'aide internationale a joué un rôle déterminant dans une amélioration des conditions économiques et sociales spectaculaires pour qui a connu la Guinée « d'avant ». Cela dit, ici comme ailleurs, on peut se demander si cette aide n'a pas, avant tout, servi à travers les détournements d'objectifs, les utilisations, imprévues, qu'ont pu en faire, parfois bien après la fin du « projet » les « groupes cibles » du développement. Autrement dit si un certain nombre de projets qui n'ont pas atteint leurs objectifs ne sont pas ceux qui, en fait, ont le mieux réussi. Sur ce point, l'exemple de Kaback est édifiant.
- 21 Mais il est un domaine dans lequel l'inadaptation des actions extérieures est flagrante : l'environnement. Comme dans celui du développement, la Guinée ne s'y s'abstrait pas des politiques menées à l'échelon international, en complet décalage avec non seulement les réalités vécues et perçues par les populations locales, mais aussi avec, tout simplement, la réalité tout court que les derniers travaux de recherche, aussi bien français qu'anglais, mettent maintenant en évidence : sur une période de l'ordre d'un siècle, il n'y a pas évidence d'une déforestation importante et l'érosion post-holocène est des plus discrètes. Et pourtant, voilà un siècle que le colonisateur hier, le coopérant et l'expert aujourd'hui luttent imperturbablement contre une érosion et une déforestation que les paysans « inconscients » continuent, avec obstination, à ne pas voir et à ne pas prendre en compte en dépit d'innombrables campagnes de « sensibilisation » et « d'éducation »... Qui est aveugle ?
- 22 A parcourir ce pays, on est surpris de la multiplicité, de la vigueur des dynamiques économiques, spatiales et même sociales. On est très loin de l'image stéréotypée des sociétés « traditionnelles ». On reste parfois confondu par l'adaptabilité des pratiques, leur souplesse, la mise en valeur des bas-fonds du Fouta par les femmes, la gestion opportuniste de la multi-activité en Guinée maritime, l'évolution du foncier en Guinée forestière, l'évolution du périurbain de Conakry et des villes secondaires n'en sont que quelques exemples.
- 23 La Guinée est un pays en rapide évolution. Certes, la « tradition » reste un repère identitaire, une forme « d'attracteur étrange » à l'intérieur d'un système socio-naturel en perpétuel mouvement, un ciment social à travers l'entrelacement des droits et des obligations réciproques, le contrôle social de l'espace et des pratiques et, à ce titre, joue un rôle déterminant dans l'évolution du couple milieu/société. Pour autant, ce ciment n'est pas toujours très solide, il n'est pas obligatoirement, parce que « traditionnel » capable de faire face au changement, de répondre à toutes les situations, encore moins d'éviter à tout coup les crises, même s'il incorpore, comme le montrent les articles de ce numéro, en permanence de la nouveauté et de l'innovation.

AUTEUR

GEORGES ROSSI

Professeur à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3, UMR CNRS – IRD Regards